



BABEL 7.16

ENTRETIEN AVEC SIDI LARBI CHERKAOUI ET DAMIEN JALET

Dans quel paysage chorégraphique et quel contexte la création de *Babel* en 2010 se situait-elle ?

Sidi Larbi Cherkaoui et Damien Jalet : *Babel* est notre premier projet en tandem. 2010 était une année sans gouvernement en Belgique, les élus n'arrivaient pas à trouver un accord. La pièce traite de cette relation entre le territoire et la langue, elle est entrée dans l'actualité de cette époque. D'autant plus que la première a été jouée à La Monnaie, lieu historique de la création de la Belgique et seule institution fédérale du pays. Nous venons des deux communautés de la Belgique, francophone (Damien Jalet) et flamande (Sidi Larbi Cherkaoui) et nous travaillons en harmonie depuis maintenant dix ans. Notre envie de travailler sur ce sujet existait avant la situation de 2010. Après *Foi* et *Myth*, *Babel* est un retour au temps présent, où chacun est appelé à prendre ses responsabilités et à assumer ses actions au sein d'une communauté. Nous avons invité des personnalités fortes à utiliser leur identité et leur propre langue (parlée mais aussi chorégraphique), comme bagage mais aussi comme arme. Nous nous sommes demandé si se définir n'était pas, d'une certaine manière, s'affirmer en opposition aux autres, ou si une autre voie était possible. Nous avons d'abord pensé que cette pièce serait plus violente et pessimiste que les deux premiers volets du triptyque. Mais après un mois et demi de recherche autour de ce sujet aux implications tragiques, une légèreté et un humour salvateur et naturel ont émergé de façon spontanée. Cela nous a permis de dépasser le sérieux et le tragique inhérent au thème de la pièce.

Quand la parole tombe en aporie, le corps est-il pour vous le médium privilégié pour communiquer ?

Dans *Babel*, nous avons imaginé un temps poétique d'avant les mots, fait de gestes. Un langage précis, sans doute très fragile, mais plus personnel et précautionneux. On peut mentir avec les mots mais pas avec les gestes. La danse est révélatrice de choses parfois non assumées ; une force ou une fragilité, un besoin, un manque, un désir... Les codes de la danse contemporaine nous permettent de jouer constamment avec ces émotions. Dans *Babel*, c'est avant tout la force physique des danseurs qui se ressent. Dans les précédents spectacles, cette force physique était liée à du tragique, à une image de chute constante. Ici, il existe une capacité de résilience qui fait rebondir du négatif au positif, un rebond salvateur pour la pensée et le corps, afin de vivre pleinement. Chaque artiste de *Babel* a une double identité, une culture duale. Cette référence à la migration et à la dualité est importante pour nous. Chacun devient un ambassadeur de sa culture. La pièce joue sur la beauté des contrastes, sur une variété de couleurs, d'accents et de nuances. Il est vrai que *Babel* pose la question fondamentale de qui on est dans un monde où les technologies changent en permanence notre rapport à l'identité, nos empathies et nos connexions. Or notre besoin d'appartenance est archaïque, presque tribal. Alors, comment considère-t-on la notion d'identité aujourd'hui : est-ce quelque chose d'immuable, et a-t-elle besoin de structure et de limitation ? Ou est-elle une forme en métamorphose constante ?

Pourquoi recréer *Babel* ?

Il existe un besoin archaïque de s'enraciner et de se définir contre les autres. Là est le danger : dans ce besoin de l'ennemi. Les motifs sociétaux se répètent et une question demeure : peut-on acquérir une appréhension différente de la vie et une confiance en l'être humain en général ? La pièce interroge ce rapport à l'autre. Les moments de contact entre les danseurs sont agressifs, parfois très tendres. Nous interrogeons l'importance des neurones-miroirs comme bases de tout développement de langage et de culture, et comme constituant de l'empathie. D'un point de vue physique, la peau est la seule frontière (et matière) qui nous sépare les uns des autres. Une frontière fixe et opaque. Au contraire, la perméabilité et la transparence sont nécessaires. Les choses ne peuvent pas être figées, elles doivent grandir, évoluer, mais aussi parfois disparaître. Nous sommes partis du constat que chaque langage possède une armée et une flotte. Une langue a un côté martial, violent. Souvent, elle s'est imposée par la force, par les guerres et les conquêtes. La langue s'imprime sur un territoire et génère une énergie viscérale, elle s'impose, créant parfois une hybridité. Ce sont là les racines de l'Europe. Si, souvent, les mots et les sonorités ont été construits de manière arbitraire, c'est quelquefois l'environnement qui développe les nuances d'une langue. Il existe beaucoup plus de mots pour la neige ou le blanc au Pôle Nord qu'au Maroc. *Babel 7.16* éprouve donc notre capacité à accepter qu'une pièce puisse être la même, garde son identité mais mute aussi, soit fluide par rapport aux évolutions de la vie. Une belle expérience d'évolution en somme.

***Babel 7.16* est une reprise avec une distribution élargie dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Cette « réactualisation » est-elle un choix en résonance avec des problématiques actuelles ?**

Babel 7.16 est une réactualisation de *Babel* en rapport au lieu et à l'espace extérieur, nous dirions donc que *Babel 7.16* est une recréation. C'est surtout la rencontre du spectacle avec la Cour d'honneur. Ce lieu nous inspire à voir le spectacle autrement. Nous avons rassemblé un nombre plus large de danseurs. Ce nombre s'est développé au fil des tournées et raconte notre rapport à la migration des peuples. C'est le nombre exponentiel qui fait peur. La peur de perdre sa place, face à de nouveaux arrivants. Pendant nos cinq ans de tournée, il y a eu de nombreux échanges de danseurs. Inviter tous les danseurs qui ont constitué *Babel* à jouer à Avignon dans *Babel 7.16* est pour nous une réflexion sur la transmission et sur la régénération continue. C'est un spectacle mouvant qui reflète le flux des identités et des cultures. En réalité personne n'est indispensable à la pièce car elle est conçue comme collective, mais chaque personne lui apporte son unicité. Il s'agit aussi pour nous de jouer sur l'ambivalence du mythe initial qui parle de malédiction mais qui peut aussi bien être vu comme une bénédiction. Il est primordial d'être en possession d'éléments qui peuvent nous unir mais aussi nous différencier. La différence peut être très attirante, et générer une réelle curiosité. Les danseurs se sont « rencontrés » au fur et à mesure des répétitions, et nous avons envie que la pièce reflète à la fois les difficultés et les beautés de cette rencontre. Nous interrogeons le rapport de l'être humain au temps : futur, passé, présent. Le spectacle raconte les réseaux sociaux, l'homme représenté par un profil Facebook, un avatar, presque comme un robot. Dans *Metropolis*, Fritz Lang imaginait de manière assez prémonitrice la présence divine comme un robot. L'arrogance des hommes annonçait une forme de révolution technologique. Internet a complètement modifié notre communication, en ouvrant des horizons pour en fermer d'autres. La pièce joue sur ce contraste : une communication très futuriste et notre vision malgré tout archaïque du monde. Le travail par le corps et la danse permet une réelle prise de distance sur les contrastes et absurdités du langage. Ce dernier peut être à la fois un point de communion et d'exclusion. Tout comme la religion, ou n'importe quel logiciel, dont l'utilisation n'est pas maîtrisée. Pour la Cour d'honneur, nous avons procédé à une épuration de la scénographie. Les cinq volumes identiques aux surfaces multiples créés par Anthony Gormley ont, seuls, été conservés. Ils possèdent une symbolique plurielle et variable, dont celle de signifier les cinq continents. Il existe un rapport magique, une relation invisible, entre l'homme et ces volumes sur le plateau. Pour Gormley, le corps humain est un espace dans lequel les choses se passent. Ces cinq structures sont une expansion du corps humain. L'extérieur est différent mais l'âme est identique, elle a le même espace.

Que signifie le nouveau titre *Babel 7.16* ?

L'extension du titre *7.16* a plusieurs références : les chiffres utilisés pour les logiciels, des versets bibliques, une date contemporaine. Pour mieux partager notre obsession numérolgique, nous pouvons expliquer que si on assemble 7 et 16, ces chiffres forment le chiffre 5, en référence aux cinq lettres du mot Babel. La numérologie et la mythologie se rejoignent. Il existe un rapport logique dans toute chose. Pendant dix ans, nous avons effectué un travail de recherche sur la numérologie, la mythologie, les croyances, la tradition, l'étymologie. En tant que danseurs contemporains, nous faisons partie de la tradition, comme le langage. Toutefois, petit à petit, nous emmenons cette tradition quelque part. Ainsi, « le passé change à cause du présent ». Après novembre 2015, et les résultats des élections régionales – notamment dans le Vaucluse –, il était important pour nous de « re-dire » les problématiques soulevées par cette pièce. Dans le mythe initial, il est dit que Dieu ne voulait pas partager son territoire avec les hommes. Alors que les hommes, eux, voulaient seulement aller où était Dieu. Le partage est une décision, une attitude, face aux événements traumatiques notamment. Ces instants où l'extrême solidarité se confronte à la peur de partager.

Il y a aussi de nombreux musiciens sur scène. Vous portez une attention particulière au rythme et à la musique...

Nous avons réuni deux musiciens de musique médiévale italienne, mais aussi espagnole et française, deux musiciens du Rajasthan, dont la musique possède des nuances mélodiques singulières, et deux percussionnistes japonais qui interprètent une musique traditionnelle. Musicalement, nous retraçons les routes de la soie qui constituent un axe culturel et symbolique fort, de l'Europe à l'Asie. Nous avons demandé à tous ces musiciens d'adapter un morceau de musique électronique à leurs instruments anciens. Le travail du rythme est intéressant, car il ne s'appréhende pas de la même manière selon les cultures, pour les danseurs comme pour les musiciens. Le rythme a une symbolique double, il rassemble et permet la danse, mais représente aussi le son des champs de bataille. Avec le rythme vient la respiration. Quand la respiration est commune, elle est un partage, comme nous a appris un grand musicien soufi, venu d'Istanbul pour nous accompagner dans nos recherches musicales. Elle permet de retracer le chemin de la pensée, qui lui-même est un partage, de moi à l'autre. Dans certaines cultures, c'est aussi un espace pour entrer en contact avec le divin. « Respire » et « esprit » ont une racine commune. « Ah » est dans l'inspiration, « Lah » dans l'expiration. Le divin est dans la respiration même.

Propos recueillis par Moïra Dalant

	<p>6 AU 24 JUILLET 2016</p> <p>Tout le Festival sur festival-avignon.com</p> <p>    #FDA16</p>	
---	--	---